

Le bâton de kirtz

L'épisode historique présenté ci-après est le tout premier à faire l'objet d'une restructuration mémorielle complète par la communauté mythoscientifique. Le parcours ne fut pas simple, et ce n'est qu'au prix d'une longue collaboration semée de contretemps, d'égarements, de complications et de problèmes en tous genres que notre équipe d'archéopsychologues, d'historiographes, de linguistes et de spécialistes de la culture korogaï parvint progressivement à mettre bout à bout des traces psychiques éparses pour former un tout cohérent. Le résultat final permet de rendre compte d'une réalité oubliée, conservée jusqu'ici dans la mémoire de l'humanité sous sa seule forme mythique.

Le bâton de kirtz est une relique relativement méconnue, et dont nombre de secrets n'avaient jusqu'à ce jour pas pu être percés. L'une des rares références concernant cet objet se trouve dans un poème dont l'écho résonnant au travers des Champs Oniriques a pu nous parvenir, et dont nous proposons ici une traduction :

*Ô divin Olokîn, protecteur vénéré,
Voyant leur infortune et pour les libérer,
Tu léguas aux humains une offrande sans prix
Sous forme d'un bâton qui élève l'esprit ;
Fait de kirtz et forgé par Tonq le créateur,
Il prête tes pouvoirs à son glorieux porteur :
L'exalté possesseur de cet objet précieux
Saura faire élever son âme vers les cieux.*

Kirtz est le nom donné par les tribus korogaï à une roche métallique prétendue faciliter le passage entre les mondes matériel et spirituel, entre autres propriétés surnaturelles. Le kirtz était présent sur divers astres antiques occupés par les Korogaï, lesquels y ont opéré de nombreuses procédures d'extraction afin de s'approprier le précieux minerai. Les mines les plus importantes étaient situées sur la planète Aru, théâtre de l'histoire reconstituée par nos soins.

Aujourd'hui, grâce à notre exploration des traces du passé, l'origine du bâton de kirtz nous est plus ou moins connue. Pour peu que l'on accepte d'accorder une certaine véracité aux récits d'ordre mythique, il s'agit d'un artefact ayant appartenu à l'origine des temps à Olokîn, dieu de la liberté, du commerce, des arts et du voyage. L'objet serait, d'une manière ou d'une autre, entré en possession d'un membre de la tribu des Quifêkh qui l'aurait ensuite transmis à sa famille par droit d'héritage.

Si la plupart des aspects sociologiques connus au sujet de la civilisation korogaï concernaient jusqu'ici les élites aristocratiques ou cléricales, notre projet a pour mérite de mettre au jour une histoire plus authentique, offrant un autre point de vue sur cette société : celle d'une famille d'humble naissance en proie à la misère et se trouvant aux portes de la famine.

En outre, nos travaux fournissent un premier témoignage probant de l'existence de l'Intermonde, puisqu'on y observe l'interaction d'une petite fille humaine appartenant au monde matériel avec une entité parapsychique en provenance du monde spirituel.

Pour terminer cette introduction, ajoutons que l'une des ambitions de cette étude est de faire valoir la mythoscience comme un domaine viable de la recherche historique permettant de rendre compte efficacement des réalités issues de lointains passés, et nous invitons nos lecteurs, qu'ils soient novices, amateurs ou spécialistes de la civilisation korogaï, à apprécier à sa juste valeur le fragment de l'Histoire qui leur est ici restitué.

Lorsqu'Atob eut enfin posé le pied sur l'île de Gorne, qu'il eut amarré l'aérobarque, chargé sa cargaison sur le dos des okpits et mené ces derniers à l'abri du grand paravent de la digue, il prit quelques instants de repos pour s'adonner à la contemplation du ciel. Les soleils d'Aru déclinaient lentement dans le firmament de part et d'autre de la cime du mont Alogh. Le fier rocher jaillissait d'une mer de nuages noirs, à cette heure grondante et par moments secouée d'éclairs. À son sommet trônait le temple d'Olokîn, jadis principal lieu de pèlerinage de la région. Les deux astres paraissaient ainsi veiller sur le monument sacré en baignant ses saintes façades de leur aura protectrice, comme si Oshîn, le Grand Maître du Jour, offrait au sanctuaire de son divin fils sa bénédiction crépusculaire.

Par la barbe du vieux Létro, tout ça, c'est que des foutaises, songea Atob. *D'ici, on peut pas voir qu'il est tout en ruines, ce fichu temple. C'est qu'une illusion : d'un autre point de vue, ils seraient pas à la même place, les soleils.* Le regard toujours orienté vers l'immensité céleste, il se retourna et laissa retomber sa main placée en visière. Une bourrasque plus virulente que les autres fit battre les pans de son long manteau. *En vrai, le père Oshîn, il a abandonné son fils tout comme nos seigneurs, ils nous ont délaissés. Y'en a qui se roulent dans l'opulence, pendant que les autres, ils ont bien du mal à nourrir leurs propres familles. Où c'est qu'elle est, leur satanée justice, dans tout ça ?* À l'autre bout de la vallée, planant à des hauteurs inaccessibles bien au-dessus des îles les plus élevées de l'archipel du Koffir, on distinguait la silhouette de la cité flottante de Maadertohn, chef-lieu des Quifêkh dont les neÿrs s'étaient payé jadis le luxe d'un système de flottaison artificiel. Aujourd'hui, le vrombissement lointain des turbines était inaudible en raison de la tempête, mais il n'était pas rare, pour les habitants de l'île, de voir leur journée perturbée par les bruyantes manœuvres du géant de métal, lorsque celui-ci se déplaçait d'un bout à l'autre du territoire dont il avait l'administration. *On aurait dû partir vivre là-haut, quand l'occasion s'est présentée. Pourquoi qu'on est resté ? On y a gagné que plus de misère.* Les quelques villageois qui, comme Atob et sa famille, avaient choisi de demeurer sur l'île voyaient leur existence s'enliser dans des conditions toujours plus intenable tandis qu'une poignée d'aristocrates richissimes, bien installés dans leurs fauteuils rembourrés aux plumes de vasidon, se gargarisaient d'opulence, contrôlant tout là-haut l'économie de la région sur la base de taxes toujours plus élevées. Certes, à Maadertohn, les citadins n'avaient pas tous la vie facile, ça non, car il fallait se courber devant ces odieux aristocrates, se plier en quatre pour satisfaire les moindres de leurs désirs, mais du moins s'endormaient-ils chaque soir avec le ventre plein... *Par Oshîn, maudit soit le roi Ylvan IV, et maudite soit sa famille...*

Dans un soupir aux aigres relents, Atob se mit en chemin et entraîna ses bêtes sur la route sinueuse qui traversait le village d'Og'zrep avant de mener à sa demeure, à peine réjoui à l'idée de retrouver bientôt femme, mère et enfants au terme de sa longue expédition. Bien que le vent lui soufflât désormais dans le dos, facilitant son pas ainsi que celui de ses deux okpits pour cette ultime étape de son voyage, nulle prière ne sortit de sa bouche en remerciement aux dieux.

Tiens, faut croire que les Bongens aussi, ils ont fini par se barrer. De la petite maisonnée, la première du village, bâtie à flanc de montagne en surplomb des ténébreux flots de nuées, émanait un sinistre silence. Aucune fumée ne s'échappait de la cheminée, malgré le froid de la saison et le tas de bois coupé bien visible sous une courte toiture. Il tenta un appel, à tout hasard : « Shaïnor ! Hiffonie ! » Aucune réponse ne lui parvint, même après avoir pressé à plusieurs reprises la sonnette placée sur la clôture. *Où c'est qu'ils se sont tirés ? Ils ont peut-être rejoint le continent ? Ou ben est-ce qu'ils ont pris le service dans une cité flottante ? Ou alors...* Pris d'un doute, il eut un instant l'idée de s'approcher de leur baie vitrée afin de jeter un coup d'œil et de s'assurer que... mais il balaya aussitôt la pensée tragique qui lui avait traversé l'esprit et préféra poursuivre son chemin sans perdre plus de temps.

Qui était parti ? Qui était resté ? Difficile à dire. Alors qu'il parcourait Og'zrep, nul n'arpentait les rues que le vent, et les bâtisses, souvent délabrées, affichaient toutes la même sordide immobilité. La misère, ici comme partout ailleurs, conviait à la pudeur, et l'on préférait cacher son indigence derrière des murs solides dont le véritable mérite n'était pas tant de protéger des bourrasques que des regards. Seuls de rares okpits, broutant dans quelque jardin une pelouse jaunâtre, laissaient à supposer que leur propriétaire n'avait point encore fait le choix du départ : nulle personne censée n'abandonnerait ainsi si belle portion de nourriture. Pour se donner une idée du nombre de villageois persévérants, la nuit tombante serait plus instructive : moins du tiers des résidences verraient leurs fenêtres éclairées.

Faudra bien qu'on se rende à l'évidence, nous aussi, et qu'on pense à se tailler. Qu'est-ce qu'on y gagne, nous, à s'éterniser dans ce patelin ? Et, passant devant la nécropole où reposait son aïeul : Toi le père, au moins, tu as su partir à temps. Avant que ça devienne la folie dans notre région.

Une fois gravie l'ultime côte du petit chemin escarpé, un frisson le parcourut. Pas à cause du vent, non, pas seulement. La maisonnette construite jadis par ses ancêtres au bord du gouffre, choix stratégique pour faciliter à ses occupants l'accès aux mines de kirtz cachées un peu plus profondément sous la brume, cette demeure qui avait hébergé ses rires d'enfant, ses rébellions d'adolescent et ses délasséments d'adulte, cette pauvre bâtisse où il avait passé toute sa vie apparaissait tellement délabrée qu'elle semblait devoir s'effondrer à la moindre bourrasque un brin trop virulente. *Elle va pas tenir longtemps debout, mais pour l'instant, elle a toujours le toit sur la tête, c'est ce qui compte.*

Le fils et la fille d'Atob, lorsqu'ils l'aperçurent par la fenêtre, interrompirent leurs jeux et se précipitèrent à sa rencontre sur le sentier. « Papa ! cria la petite Ikiri en sautant dans les bras de son père. Tu m'as manqué, Papa !

— Est-ce que tu as pu en vendre beaucoup, des statuettes de Papi ? » demanda sans ambages l'aîné, Outaro, pénétré par l'espoir. Cruauté de ces yeux implorants. Atob jeta un bref coup d'œil aux deux okpits sur les côtés desquels pendaient quelques maigres sacs. « Par Vaëli, pas tant que je l'aurais voulu, mais c'est déjà ça », lâcha-t-il dans un soupir qui trahissait sa déception. « Y'a ce qu'il faut pour tenir quelques mois... si qu'on fait attention... » Comprenant à l'intonation de son père combien la situation était délicate, le jeune adolescent abandonna là ses questions et se contenta de l'aider en silence à décharger les okpits de leurs fardeaux, après quoi il retourna s'occuper de sa petite sœur qui l'invitait en riant à partager ses jeux enfantins.

En arrivant à l'étable où il conduisait ses bêtes rompues, Atob s'étonna de l'absence du troisième ruminant. Y avait-il de quoi s'inquiéter ? Peut-être Kitifa l'avait-elle simplement prêté à des voisins, comme la dernière fois ?

Il pénétra enfin chez lui, et se sentit immédiatement écrasé par le regard de sa femme, lourd de détresse, qui l'attendait dans le salon. « C'est plutôt mauvais, Kitifa... dit-il en réponse à sa muette interrogation après l'avoir embrassée. Les gens, ils veulent pas des babioles de mon père... Pas en ces temps de crise... La famine, elle est partout, et y'en a pas beaucoup, des gens qui veulent refourguer de leurs récoltes. J'ai pas écoulé plus du quart de la marchandise, et celles que j'ai vendues, je les ai cédées qu'à la moitié du prix qu'on avait décidé... » Tout en parlant, il commençait à vider les sacs. Tout un tas de petites statuettes taillées dans le kirtz – grandes divinités korogaï, héros quifêkh, animaux considérés comme sacrés par les populations d'Aru – retrouvèrent progressivement leur place sur les étagères qu'elles avaient délaissées. « J'ai parcouru toutes les îles de l'archipel, j'ai fait tous les marchés, et je suis même allé jusqu'au continent, comme prévu... Y'a que là-bas que j'ai pu trouver de quoi manger, louée soit Vaëli. On y ressent pas la famine autant que par chez nous, sur le continent. La nourriture, elle y reste chère, faut bien dire, mais on s'y dégote un bon melon ou un panier de poires de brume pour moins de cinquante ruffles. J'ai pu acheter de quoi nous permettre de passer l'hiver. C'est déjà ça. Je referai encore une tentative au printemps prochain. »

Il prit soudain la mesure du silence que lui infligeait Kitifa. Pesant. Si pesant. Trop pesant. « Quelque chose qui va pas ?

— Y'a une délégation de Maadertohn qui est venue avant-hier. » Elle fondit en larmes. Atob courut vers elle pour la prendre dans ses bras, la consoler, tandis qu'elle s'écriait : « Ils nous ont tout pris ! Tout ! Nos réserves d'oméal, les pommes-nari qu'on se gardait pour les fêtes, les tonneaux d'huile de baba...

— *L'okpit !* s'exclama Atob, comprenant subitement la raison de l'absence de l'animal à l'étable.

— Et pis plus de la moitié de nos recharges d'énergie. Et aussi une bonne part des outils qui se trouvaient dans l'atelier de ton père. C'est pour *soutenir l'effort de guerre*, qu'ils ont dit. Paraît qu'on aurait de la chance qu'Outaro, il est encore trop jeune, mais que l'année prochaine, faudra qu'il fasse son service militaire.

— Déjà ? Mais normalement...

— Ils ont changé l'âge légal, apparemment... Un nouveau décret... J'y ai voulu faire des recherches sur le Réseau, mais j'ai pas bien compris. Oh ! Atob ! Qu'est-ce qu'on va devenir ?

— Putain de bordel de merde ! » En homme qu'il était, il s'était jusqu'ici contenu, mais cette fois, c'en était trop. Il explosa franchement. Lâchant sa femme, il leva les bras, secoua ses poings serrés, et se mit à hurler en direction du plafond, comme pris de folie : « Ah ! Y'en a marre de leur foutue guerre ! Par les couilles d'Oshîn, à quoi qu'elles servent, nos prières, hein ? Les dieux, comme les rois, ils s'en foutent bien de la misère que vit le peuple ! On y gagne rien à rester ici sur cette île ! Toutes les mines de kirtz, elles ont fermé ! Y'a plus de travail ! Faut qu'on foute le camp, bouse de Rêzêkh ! Faut qu'on foute le camp, et plutôt deux fois qu'une !

— Mais, Atob, ta mère...

— Ah oui ! C'est que je l'oubliais, la mère ! Faut bien se rappeler que c'est sa faute si on reste bloqués sur cette maudite île, dans ce maudit archipel ! Parce qu'il paraît qu'elle serait trop vieille pour faire un long voyage, hein ! Mais elle finira bien par... par...

— Atob...

— On aurait pas tous ces problèmes si elle avait dès le départ assumé son statut, la mère, plutôt que... On en serait pas là si elle avait gardé contact avec...

— Atob, s'il te plaît... » Ce n'est qu'alors qu'il remarqua la vieille femme affalée dans son fauteuil de cuir habituel. *Maman...* Aussitôt cessèrent ses fulminations. L'ancêtre était presque constamment plongée dans une mystérieuse contemplation, et restait parfois si immobile et silencieuse qu'elle en venait à se confondre avec le décor. Une grande honte s'empara d'Atob lorsqu'il s'aperçut qu'Ikiri et Outaro, également présents dans la pièce, l'observaient avec un œil effaré.

« Pardon, Maman, c'est pas ce que j'ai voulu dire. Tu le sais bien, j'ai un peu perdu le contrôle, comme ça m'arrive... »

La vieille lui présenta une face sillonnée de rides à l'expression indiscernable. « Tu as dit ce que tu pensais, mon fils. Et tu as raison. Je ne suis pour vous qu'un fardeau. C'est un fait avéré. » Comme toujours, elle s'exprimait avec une étonnante gaieté non dépourvue de douceur, même pour parler des choses les plus tragiques, bien que l'on trouvât souvent dans sa voix une note de mélancolie.

Atob, confus, alla fouiller dans ses affaires de voyage et en extirpa un bâton tout noir qu'il présenta à sa mère. « Tiens, Maman. J'ai fait comme tu m'as demandé : sur le chemin du retour, j'ai fait un détour par le temple et j'ai fait bénir ta canne par Olokîn. » Après un instant, il se sentit obligé d'ajouter : « Y'avait un homme qu'avait voulu me l'acheter sur le marché de Raït'fol, un type riche apparemment, même qu'il m'en a proposé jusqu'à vingt mille roubles, mais j'ai refusé, hein, parce que tu répètes souvent que c'est ton souvenir de Papa le plus précieux. » *Mais au moins je sais maintenant que je pourrai le refiler pour une belle somme quand tu vas le rejoindre dans la tombe*, ne put-il s'empêcher de penser.

« Tu dis vrai, Atob, il serait dommage de se séparer d'un pareil chef-d'œuvre, souffla la vieille femme en caressant les motifs gravés le long du manche noir. Rarement on n'a vu kirtz aussi bien travaillé. Ton père avait un véritable talent. Certes, cet objet revêt une grande valeur sentimentale pour moi, mais il a aussi surtout un rôle plus pragmatique : c'est, de toutes les cannes, celle qui soutient le mieux mes pauvres jambes lors de mes déplacements. » Sur ces paroles, elle repoussa l'ustensile de bois qui l'avait accompagnée en l'absence d'Atob puis s'appuya sur le bâton de kirtz et s'en servit pour quitter son fauteuil avant se redresser tant bien que mal, réprimant difficilement une grimace de douleur. « Les enfants, voulez-vous me suivre dans la salle d'histoires ?

— Chouette ! Chouette ! Une histoire ! Une histoire ! s'exclama Ikiri.

— Mouais... lâcha Outaro. Une histoire, pourquoi pas. Mais peut-être que Papa et Maman, ils ont besoin d'aide pour...

— Laisse, laisse, Outaro », dit Kitifa sur un ton qui se voulait doux, mais dont le léger tremblement trahissait imperceptiblement la profonde détresse qui l'habitait. « Je peux m'occuper de tout, et nous avons besoin, ton père et moi, de passer un peu de temps en tête à tête. » Ce qu'Atob confirma d'un hochement de tête.

Ainsi, appuyée sur sa canne, les membres secoués de tressaillements séniles, la vieille traversa lentement, très lentement la maisonnée, la fillette riant et sautillant autour d'elle, le garçon la suivant sagement et surveillant ses déplacements pour éviter toute catastrophe.

« Mamie, pourquoi qu'il a crié, Papa ? Et pourquoi qu'elle a pleuré, Maman ? » demanda Ikiri lorsque sa grand-mère se fut assise avec peine sur l'un des coussins jonchant le sol de la salle d'histoire devant la cheminée où se trouvait le foyer de l'holoflamme. La vieille femme eut un discret sourire. « Parce que chez nous, il n'y a pas assez à manger et trop de bouches à nourrir. Et parce que l'avenir lui fait peur. Mais on oublie trop souvent que notre destin ne relève pas entièrement de nous. Il faut aussi parfois savoir s'en remettre aux dieux, et endurer les épreuves qu'ils placent sur notre parcours.

— Mais enfin, Mamie, c'est quand même délirant, non ? intervint Outaro. Vu qu'on les prie tous les jours, pourquoi qu'ils nous laissent quand même subir la famine, la guerre et tout un tas d'autres misères, les dieux ?

— Cela, mon cher Outaro, c'est sans doute ce qu'il y a de plus difficile à comprendre. Peut-être même tes interrogations ne trouveront-elles jamais de réponse. Mais il faut savoir l'accepter et continuer malgré tout de rendre aux divinités les honneurs qu'elles méritent, car elles nous apportent au fond bien plus qu'elles ne nous retirent. Or nos prières peuvent les disposer à nous venir en aide. Ne le négligeons pas. »

Ikiri s'installa dans une posture pieuse à côté de sa grand-mère, ferma les paupières et commença à scander avec le plus grand sérieux : « Ô grand Oshîn, faites que ça ira bientôt mieux pour Papa et Maman, et que Maman, elle sera plus triste, et que Papa, il sera plus fâché. Et vous, belle Vaëli, faites qu'on aura bientôt beaucoup à manger, et que ça sera plus un problème pour la famille, de manger comme on veut. Ah, et pis Mamanikam, faites que Mamie, elle vivra très très vieille, encore des centaines d'années ! »

La vieillesse parut beaucoup s'amuser de ces dernières paroles et, passant sa main dans les cheveux de la fillette, elle se sentit contrainte d'expliquer : « Tu sais, ma petite Ikiri, il est un âge où les vieilles personnes doivent partir. Mes jambes me causent de plus en plus de douleurs, et j'ai bien envie de rejoindre Papi, qui se prélassait sans son épouse dans les Jardins de la Béatitude. Bientôt viendra le temps pour moi de délaissier ma carcasse matérielle pour m'en aller vers les confins du monde psychique. Mais pour l'instant... Bon. Venons-en donc à notre histoire... Outaro, veux-tu nous mettre *L'envol d'Olokîn*, s'il te plaît ?

— *L'envol d'Olokîn* ? Mais on l'a déjà visionné cent fois...

— Je sais bien, mon chéri, mais c'est mon vidéholo préféré. Peut-être accepterais-tu de faire cette faveur à ta chère grand-mère ?

— Bon, bon, d'accord. »

Outaro alla nonchalamment chercher la disquette sur l'étagère de la bibliothèque, l'inséra dans le dispositif d'holoflamme, alluma un bâton d'encens, puis éteignit les luminisphères qui flottaient ici et là tandis qu'un feu commençait à brûler au centre de la pièce obscure. Dans l'éclat de ce feu, dansant avec ses flammes, on apercevait distinctement une image, celle d'une très belle femme élégamment vêtue, dont les cheveux et la cape argentés ondoyaient sur une robe noire constellée de pierres étincelantes, représentation classique de la déesse Zimmit. Dans ses bras, elle portait un bambin aux épaules duquel apparaissaient deux petites ailes, l'une angélique, la seconde démoniaque.

Une voix mystique émergea des enceintes avec un léger grésillement : « Il y a très longtemps, bien avant de guider au travers des espaces infinis les humains sillonnant l'univers, Olokîn naquit de l'union illégitime d'Oshîn et de Zimmit. Afin de préserver le nouveau-né de la fureur de son terrible époux, Zimmit trouva secrètement refuge sur Aru, et souffla sur la planète pour la couvrir de brume. La mère plaça alors son enfant au cœur de l'ombre ainsi formée, et Olokîn demeura invisible aux yeux de Noïlrog. » Au fur et à mesure que l'histoire était contée, les silhouettes vibrant dans les flammes s'animaient pour faire vivre visuellement ce grand épisode mythique. On put ainsi observer la déesse s'approcher d'une sphère céleste, y déverser son halène nébuleuse, puis déposer le bébé au fond de la mer de sombres nuages qui en résulta. Outre le timbre grave du narrateur, une mélodie aux accents mélancoliques accompagnait ces scènes, leur octroyait une certaine ampleur tragique.

Si le visage d'Outaro semblait marqué par une profonde indifférence, celui d'Ikiri apparaissait, à la lueur des flammes, empli de fascination. Bien qu'elle connût cette histoire par cœur, elle trépidait sur place devant la danse des images attisant le feu de son imagination. *C'est notre planète qu'elle a*

choisie, la déesse Zimmit, pour protéger Olokîn, songeait-elle pleine de fierté. Tout ça, ça s'est passé juste à côté de chez nous. Tout près tout près !

Le vidéholo relata, au travers des paroles du conteur et des scènes brûlantes qui crépitaient dans l'âtre pour les illustrer, comment Olokîn fut jadis nourri par la divine Leÿf, la Chèvre à Quatre Cornes dont le pis prodigieux prodiguait l'Essence de Perspicacité ; la manière dont l'enfant, alors âgé de quatre ans, gagna une partie de cligne-musette contre une étrange créature mi-homme mi-lézard, qui se révéla être le dieu Aïslav, lequel lui offrit en reconnaissance de sa victoire son célèbre olestul ; comment le garçon, ne cessant de jouer de cet instrument, finit par attirer l'attention de Noïlrog qui, à dos de son okpit Rêzêkh, passait à proximité de la planète au cours de l'un de ses voyages (une musique dramatique accompagnait le moment où le dieu de la guerre comprenait la trahison de son épouse et se jurait de tuer l'enfant) ; la détresse d'Olokîn lorsque, voulant utiliser ses ailes pour fuir Aru, il se découvrait inapte à s'élever dans les airs ; ses supplications à Vaal, l'élémentaire du Vent, d'abord pour qu'il lui enseigne le secret de l'envol, et après son refus, pour qu'il prévienne sa mère Zimmit du danger qui le menaçait ; et puis sa quête des dix mille fragments de kirtz pour satisfaire les exigences de Vaal ; et sa fuite dans les tréfonds de la planète pour échapper aux kêroks démoniaques que Noïlrog avait lâchés à sa poursuite...

À chaque nouvelle péripétie, le cœur d'Ikiri s'anima, et quand bien même elle savait parfaitement ce qui devait suivre, elle ne pouvait s'empêcher de penser : *Pourvu qu'Olokîn s'en sorte ! Pourvu qu'il triomphe de ses épreuves, cette fois encore !* Et c'était à chaque fois un soulagement : le mythe se déroulait exactement comme toutes les fois précédentes. À la fin du vidéholo, Vaal rapportait à Olokîn un bâton magique, taillé dans le kirtz par son oncle Tonq. Le jeune dieu, à l'aide de cet artefact, parvenait enfin à prendre son envol pour quitter l'astre qui l'avait vu grandir, échappant de justesse à Noïlrog et provoquant la rage de ce dernier.

« C'est vraiment une belle histoire », souffla Ikiri, tandis que le feu s'atténuait jusqu'à s'éteindre complètement, plongeant à nouveau la salle dans le noir.

Outaro entreprit de rallumer les luminisphères. « Mais c'est juste une histoire, lança-t-il sur un ton blasé. Dans la vraie vie, c'est pas comme ça. Y'a personne pour vous sauver au dernier moment. Comme dit Papa, "y'a que les neÿrs en haut pour se nourrir du ciel et les gens de la populace en bas pour ramasser leur merde".

— Tu dois pas parler comme ça, dit Ikiri. C'est des mots qu'on a pas le droit de dire, d'abord.

— Je dis ce que je veux. Quand tu auras mon âge, tu pourras dire pareil. »

Leur grand-mère écoutait ces discours d'enfants sans prononcer une parole, laissant voguer librement les idées dans l'océan de sa conscience. Puis, soudain : « L'histoire n'est pas terminée mes chéris. Suivez-moi. » S'appuyant sur sa canne, la vieille se redressa au prix de mille efforts et se dirigea vers le balcon. Dans l'air frais du soir, elle désigna à ses petits-enfants l'immense cité flottante qui imposait son ombre au ciel crépusculaire. « Un jour, il n'y a de cela pas si longtemps, un homme de la *populace* tomba amoureux d'une riche Quifêkh vivant tout là-haut dans le palais de Maadertohn. Ne sachant comment la rejoindre pour lui déclarer sa passion, il se rendit au temple d'Olokîn où il invoqua le dieu pour lui demander son aide. Touché de voir autant de ferveur résider dans le cœur d'un seul homme, Olokîn répondit à son appel et lui offrit son bâton de kirtz. Il affirma ne plus en avoir besoin, car il y avait déjà bien longtemps qu'il avait appris à voler par lui-même, avec ses propres ailes, sans aide quelconque. Fort de ce don sublime, l'homme parvint à s'envoler jusqu'aux cités flottantes et put ainsi conquérir sa promise, qu'il ramena ensuite dans son village, où ils purent vivre leur amour et fonder une famille... »

La grand-mère cessa là son discours et, poussant un grand soupir, sombra dans une profonde mélancolie. Les enfants respectèrent un instant son silence bercé par les murmures du vent, jusqu'à ce qu'Outaro le brisât délicatement : « Mamie... je comprends pas pourquoi tu nous as raconté cette histoire...

— Moi, j'ai compris ! s'exclama Ikiri. L'homme de la populace, dans l'histoire de Mamie, c'était Papi quand il était jeune ! Et la dame qui vient des cités flottantes, bah, c'est Mamie ! Et puis le bâton de kirtz, c'est la canne de Mamie ! Ça veut dire que Papi, il pouvait voler quand il était vivant, avec l'aide

du bâton ! Et puis que Mamie, elle aussi, elle peut voler grâce à sa canne ! Pas vrai, Mamie ? Pas vrai ? » La vieille femme ne répondit point, mais l'on put voir un léger sourire s'esquisser sur son visage ridé.

« Pfff, c'est n'importe quoi, dit Outaro. On sait bien que c'est pas Olokîn qui a donné le bâton à Papi. C'est Papi qui l'a sculpté dans son atelier, comme il a sculpté toutes les autres statuettes.

— Vois-tu, mon chéri, dit la grand-mère avec douceur, les dieux ont des manières bien particulières de nous offrir des présents. Olokîn n'a peut-être pas donné littéralement le bâton à ton grand-père, mais il a placé dans son cœur assez de passion et dans ses mains suffisamment de talent pour lui permettre de réaliser un tel chef-d'œuvre.

— Mais est-ce que c'est vrai qu'il permet de voler ce bâton de kirtz ? » demanda Ikiri avec une indéfectible jovialité pleine de candeur. La grand-mère fit courir avec tendresse ses doigts dans les cheveux de la fillette. « Bien sûr, ma chérie. Mais pour y parvenir, il faut témoigner devant les dieux d'une foi véritable. Cela demande parfois un petit peu d'entraînement.

— Tu en as de la chance, Mamie, que Papi il a fait tout ça pour toi. Ça doit être vraiment chouette de pouvoir voler tout là-haut. »

Outaro secoua la tête avec un air sérieux en accompagnant son mouvement de claquements de langue. Il prit sa sœur à part et lui dit discrètement, s'assurant au passage que leur grand-mère n'entendait pas : « Tu devrais pas croire tout ce qu'on te dit, Ikiri. Tu sais bien que Mamie, elle est vieille et elle passe beaucoup de temps perdue dans ses rêves. C'est parce qu'elle est triste depuis que Papi, il est parti pour le monde spirituel, c'est normal. Mais la réalité, elle est pas aussi belle que dans les mythes. Faudra bien que tu l'apprennes un jour. Allez viens, on va manger. Faut qu'on profite pendant qu'on a encore de quoi se remplir l'estomac. » Sur ce, il retourna chercher sa grand-mère et lui offrit son aide pour se rendre à la cuisine, d'où émanait un délicieux fumet laissant présager un véritable festin.

Or, que vaut un festin sans *liesse* ?

Car, après que Kitifa eut marmonné quelques prières à Vaëli pour la remercier de leur avoir concédé ce repas digne des rois, les bruits de mastications furent quasiment tout ce que l'on put entendre au cours de ces mornes festivités. Kitifa avait les yeux rouges et laissait par moments échapper un lourd soupir, le regard anxieux d'Atob restait plongé dans son assiette, Outaro imitait ses parents en arborant un air soucieux, comme s'il prenait la mesure tragique de leur situation, et Mamie contemplait des êtres invisibles sans rien toucher ni de la grande salade garnie aux œufs, ni du rôti de xouyou, ni du velouté de champignons de Hounaï. Ikiri observait cette curieuse scène sans bien comprendre la raison de tant de tracas. Après tout, on avait entendu une belle histoire, et maintenant, le repas était délicieux (mis à part le velouté, à cause des champignons), et puis on était tous ensemble. *Et Olokîn, il veille sur nous. Ça compte, ça aussi.* Elle essaya bien, à un moment, de faire quelques grimaces, mais cela n'amusa personne, alors elle se contenta de vider tristement son assiette, comme son frère, comme ses parents, puis de la lécher, parce que quand même, c'était vraiment très très bon.

Il n'y eut, en tout et pour tout, qu'une seule intervention véritablement notable au cours du dîner. Ce fut lorsqu'Atob, avant de passer au dessert, déclara avec un semblant d'engouement : « Demain, je m'en vais abattre un des deux okpits. Un seul bestiau, ça devrait nous suffire pour transporter quelques affaires s'il faut qu'on déménage, un de ces jours. » Il évita soigneusement de regarder sa mère. « Et comme ça, on aura assez à manger pour tenir au moins jusqu'à la fin de l'hiver. Outaro, tu pourras m'aider et apprendre comment qu'on fait pour découper la viande et pour préparer sa conservation. » Il ne reçut, pour sa proposition, que quelques sourires forcés masquant des émotions de peine ou d'indignation. On attaqua alors la tarte aux poires de brume dans un silence renouvelé.

« On ferait bien d'aller nous coucher », décréta finalement Atob. *La nuit transforme les peines de la veille en joies du lendemain*, songea-t-il, se répétant mentalement l'adage que son père avait jadis pris l'habitude de déclamer le soir après une mauvaise journée. Il garda toutefois ces paroles muettes, tant elles lui parurent ridicules : il savait pertinemment que le lendemain aurait tout lieu d'être aussi désespéré que la veille.

Alors qu'Ikiri était dans son lit, prête à s'endormir après que sa mère lui eut raconté une énième histoire (*Les trois garçons et le povale*), elle reçut une dernière visite. En voyant sa grand-mère pénétrer dans sa chambre, elle se précipita vers elle et, enlaçant délicatement ses jambes frêles, elle déversa

sur la vieille femme toutes les émotions accumulées au cours de cette étrange soirée : « Mamie ! J'ai peur, Mamie ! On va bientôt mourir parce qu'on a plus assez à manger !

— Il ne faut pas avoir peur, répondit la grand-mère avec douceur en lui tapotant la tête. Tout va s'arranger, tu vas voir. Tes parents s'inquiètent, c'est normal. Le Koffir connaît une situation de famine de plus en plus extrême, et il y a, dans notre famille, trop de bouches à nourrir pour trop peu de nourriture. Mais il ne faut pas céder au désespoir. Au contraire, nous devons continuer de faire confiance aux dieux et apprendre à utiliser à bon escient les présents qu'ils nous lèguent. » Une étrange expression éclaira son visage ridé, le temps d'une longue respiration. « Ce bâton de kirtz est pour toi, ma petite Ikiri. Je te le donne. »

La fillette demeura perplexe devant la canne que lui tendait sa grand-mère, tandis qu'elle s'appuyait sur une vieille crosse de bois.

« Prends-le, insista-t-elle. Je n'en ai plus besoin. Il y a bien longtemps que je sais voler par moi-même. Tout comme ton grand-père. Vois-tu, ma chérie, c'est ainsi que Papi a pu échapper à Mamanikam et partir pour le royaume céleste, au moment où il aurait dû rejoindre la déesse de la Mort au fin fond du Lôhôsh, il y a de cela quelques années. Moi aussi, j'ai appris à me servir de mes propres ailes. Et toi aussi, tu apprendras...

— C'est vrai ? C'est vraiment pour moi ? murmura Ikiri en essayant de prendre la mesure de ce que ce geste représentait.

— C'est un don inestimable, mon enfant. On ne peut refuser un pareil honneur. Fais-en bon usage, par Olokîn. » Sur ce, la vieille femme quitta la chambre de son pas lent et bancal, laissant sa petite-fille contemplative devant le cadeau merveilleux qu'elle tenait dans ses petites mains...

Impossible de dormir, désormais ! Il lui fallait à tout prix vérifier les pouvoirs fabuleux que recelait la canne de Mamie ! Saisissant le bâton à pleines mains, elle se concentra de toutes ses forces...

Envole-moi, bâton de kirtz !

Rien ne se produisit. Elle essaya à nouveau...

Bâton, fais-moi voler, je le veux !

Toujours rien. Peut-être ne se positionnait-elle pas correctement ? Peut-être ne le tenait-elle pas de la bonne manière ? Il fallait dire qu'il était quand même bien long et bien lourd, ce bâton, pour sa petite taille. À mesure que la nuit s'écoulait, Ikiri testait de nouvelles postures, tentait d'effectuer des mouvements différents, en sautillant, en courant tout en écartant les bras, en s'évertuant à déclamer ses plus belles prières à Olokîn et aux autres divinités... en vain. Plus elle s'efforçait, et plus le doute s'installait en elle. Cet artefact possédait-il vraiment les facultés que Mamie lui avait attribuées ?

Arrivant au bout de ses efforts, alors que l'aurore commençait à pénétrer par la fenêtre de sa chambre, la fillette s'avoua vaincue. Tandis qu'elle s'allongeait sur le lit, elle sentit une boule gonfler dans sa gorge, des larmes lui courir le long des joues et, tenant le bâton de kirtz de toutes ses forces, se prit à songer : *C'est Outaro qui avait raison, c'est rien d'autre qu'un vieux bâton sculpté par Papi !* Mais au moment même où elle exprimait cette pensée, elle sentit son corps quitter le matelas et elle se mit à léviter au milieu de la chambre, ses petites jambes pendant dans le vide. Elle ouvrit des yeux fascinés. Était-ce son imagination qui lui jouait des tours ? Était-elle en train de rêver ? Il lui sembla tout à coup sentir une autre présence dans la pièce. C'est alors qu'elle vit l'homme, son allure digne, ses vêtements luxueux, et surtout les deux grandes ailes – l'une angélique, l'autre démoniaque – qui lui sortaient du dos. Il lui fallut un long moment pour comprendre ce qui se produisait.

« Olokîn ! s'écria-t-elle.

— C'est bien moi, répondit le dieu. Je suis ravi que ce soit à toi que revienne mon bâton de kirtz. Car tu as beau être petite, ton âme est grande, chère Ikiri, comme le sont celles de ta grand-mère et de ton grand-père. Seules de grandes âmes peuvent parvenir à maîtriser la puissance que recèle cet objet. Or les grandes âmes sont faites pour s'élever, toujours plus haut, toujours plus près des cieux. Ce bâton pourra t'aider, du moins jusqu'à ce que tu apprennes à t'en passer. Utilise-le à bon escient. Je dois te laisser à présent, car ce n'est pas pour toi que je me suis rendu ici. En réalité, je suis venu assumer mon rôle de psychopompe.

— De psycho... quoi ?

— De psychopompe. Cela signifie que j’accompagne les âmes des défunts au moment de la mort pour leur faire franchir la barrière de l’Intermonde et les mener jusqu’au Lôhôsh, où les attend leur Jugement. Au revoir, Ikiri. Et continue de m’adresser tes prières. Sache que je les écoute toujours avec la plus grande attention, même si je ne peux pas toujours y répondre. »

Et en un battement d’ailes, il se volatilisa. Ikiri fut si surprise qu’elle perdit toute sa concentration et retomba lourdement sur le lit, avant d’y rebondir et de s’affaler sur le sol. Il lui fallut un long moment pour prendre pleinement conscience de tout ce qu’elle venait de vivre.

« Ça marche ! s’exclama-t-elle enfin tout en se redressant. Mamie a pas menti ! C’est vraiment le bâton d’Olokîn ! Et il permet vraiment de voler ! Ça marche ! »

Elle traversa la maison à toute allure et se rua dans la chambre de sa grand-mère en clamant : « Mamie ! J’ai réussi ! J’ai réussi ! J’ai pu voler avec ta canne ! Même qu’Olokîn il m’a rendu visite et... » Elle s’interrompit, car la pièce était vide... Elle se mit alors à courir dans les couloirs et ouvrit toutes les portes, fouilla toutes les salles en criant : « Maaamiiiie ! Maaaaaaaamiiiiiiiiie ! », mais où qu’elle se rendît, nulle trace de sa grand-mère. Puisqu’elle n’avait trouvé personne dans la maison, elle finit par sortir et découvrit ses parents et son frère au bord du précipice, le regard plongé vers l’abîme où se déployait l’océan de brouillard. Les visages de son père et de sa mère étaient marqués par une affliction plus grande encore que celle dont ils témoignaient la veille, et Outaro sanglotait.

Ikiri demanda d’une petite voix : « Où est Mamie ? » La robe de nuit que portait habituellement sa grand-mère traînait sur le surplomb, de même que la canne de bois qu’elle l’avait vue utiliser la veille, alors qu’elle lui faisait don du bâton de kirtz.

Atob se dirigea vers fillette, la prit dans ses bras et lui annonça sur un ton pathétique, des tremblements dans la voix : « Ta grand-mère est partie, Ikiri. Elle s’en est allée pour un long voyage dont elle ne reviendra pas. »

Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu’il relâcha son étreinte, de voir s’afficher sur la face enfantine de sa fille un immense sourire radieux. « Alors c’est vrai, ce que Mamie elle a dit ! Elle a plus besoin de sa canne magique pour voler ! C’est chouette chouette chouette ! Elle peut rejoindre Papi, maintenant ! Je suis bien contente pour elle ! » Et elle se mit à rire.

Ce matin-là, tandis qu’Atob, Kitifa et Outaro sondaient avec effroi le fond du gouffre que leur dissimulait la brume, Ikiri élevait un regard joyeux vers le firmament. Là-haut flottait la glorieuse cité de Maadertohn, et plus loin, bien plus loin, les deux soleils d’Aru brûlaient d’un divin flamboiement, comme un regard porté par l’univers aux choses d’ici-bas.

Merci, Mamie, merci pour le bâton de kirtz ! Grâce à toi, moi aussi je peux apprendre à voler, maintenant. Et un jour, je vais venir vous rejoindre, tout là-haut, toi et Papi.